

Yann-Varc'h Thorel

Fourmis vertes devant la neige

Une lecture d'*Ombres de Chine* d'André Markowicz

(*Inculte Poésie*, 2015)

C'est par la lecture de *Partages*¹ que je suis entré dans *Ombres de Chine*. Dans sa chronique *Facebook* du 9 juillet 2013, André Markowicz interroge ce poème de Du Fu (712-770), traduit d'après un mot à mot anglais de Mark Alexander : « Face à la neige ».

Bataille – foule en pleurs de nouveaux spectres
Rongé de deuils vieil homme solitaire
Nuages bas – leur tumulte le soir
Neige dansante folle au gré du vent.
Bol et cuiller au sol *coupe non peinte*
Le feu dans le foyer rougeois encore.
Routes coupées plus aucune nouvelle
Rongé assis tout droit le livre est vide.

Le mot-à-mot d'Alexander pour le second hémistiche du cinquième vers est, dit André Markowicz : *cup without green*, qu'il traduit par « *coupe non peinte* », avouant qu'il ne comprend pas ce qu'est cette « *coupe non peinte* » et demandant, après avoir consulté cinq ou six autres traductions anglaises, que quelqu'un puisse le renseigner. Je suis donc allé à sa version finale dans *Ombres de Chine*, page 226, pour constater que vraisemblablement, personne n'avait pu lui apporter de réponse. À la façon dont le vers est traduit en français il est effectivement incompréhensible et laisse à penser que les Chinois ont encore quelque us ou coutume qui, décidément, nous échappe. Je me suis reporté à la version chinoise, telle qu'on la trouve dans le *Tangshi Jianshang Cidian*, Shanghai, 1983, que l'on traduirait peut-être aujourd'hui par *Dictionnaire amoureux de la poésie tang* :

对雪

战哭多新鬼
愁吟独老翁
乱云低薄暮
急雪舞回风
瓢弃尊无绿
炉存火似红
数州消息断
愁坐正书空

duì xuě

zhàn kǔ duō xīn guǐ
 chóu yín dú lǎo wēng
 luàn yún dī bó mù
 jí xuě wǔ huí fēng
 piáo qì zūn wú lǜ
 lú cún huǒ sì hóng
 shù zhōu xiāo xī duàn
 chóu zuò zhèng shù kōng

J'ai été saisi par la beauté du poème, et surtout par ce dernier vers, et par sa conclusion même ! Il faudra y revenir.

Mais si le mot à mot d'Alexander, dont André Markowicz donne le lien en note, est encore fidèle à l'original, l'interprétation finale qu'en donne le traducteur en anglais s'écarte aussi du sens : *the cup not green*, et non plus *without green*.

Battle cry many new ghosts
 Worry and grieve alone old man
 Disorder cloud low dusk
 Rapid snow dance return wind
 Gourd ladle discard cup without green
 Stove remain fire like red
 Many place news broken
 Worry sit straight book empty

After the battle, many new ghosts cry,
 The solitary old man worries and grieves.
 Ragged clouds are low amid the dusk,
 Snow dances quickly in the whirling wind.
 The ladle's cast aside, the cup not green,
 The stove still looks as if a fiery red.
 To many places, communications are broken,
 I sit, but cannot read my books for grief.

André Markowicz a consulté une quinzaine de versions anglaises, françaises, russes. Et si ce terme de 绿 *lu* (vert) est incompréhensible, pourquoi s'éloigner du mot-à-mot ? Paulhan disait à propos d'une traduction de *La Voie et de la Vertu (Dao De Jing)* : « *Les meilleurs traducteurs sont ici les plus bêtes : ceux qui respectent l'obscurité et ne cherchent pas à comprendre ce dont il s'agit.*² » Cela aurait au moins évité, dans le cas présent, en cherchant à redonner du sens au vers, de s'en écarter.

Venons-en à la question du traducteur. À quoi renvoyait ce mystérieux vert pour des Chinois qui apprenaient par cœur des dizaines, voire des centaines, de poèmes anciens depuis l'âge le plus tendre ? La poésie classique chinoise est non seulement extrêmement codifiée mais elle regorge aussi d'allusions littéraires. C'est un véritable sport national.

Le cinquième vers de Du Fu :

瓢弃尊无绿

piao qi zun wu lu

calebasse/louche/gourde – abandonnée – vase à vin – sans – vert

rappelle directement ceux-ci, de Bai Jüyi, dans son poème « Question/Salutation à Liu le Dix-neuvième » :

绿蚁醅新酒

lu yi pei xin jiu

红泥小火炉

hong ni xiao huo lu

vertes – fourmis – alcool fermenté non filtré – nouveau – vin
rouge – boue – petit – feu – fourneau

Dans ce poème, où Bai Jüyi annonce par ailleurs que la neige va tomber, le parallélisme entre les deux vers est clair, mais aussi l'allusion, inversée, aux images et aux couleurs – le vert et le rouge, en début de vers – du poème de Du Fu :

*Fourmis vertes sur le vin nouveau non filtré
Terre rouge du petit fourneau allumé*

Chez Bai Jüyi, par contre, il y a du vin et du feu, et il invite – en poésie – son ami Liu à boire avec lui. La situation est renversée. On pourrait croire à une réponse directe à la détresse de Du Fu. Mais le problème c'est que Bai Jüyi (772-846) appartient à la génération suivante, c'est donc lui qui se réfère à Du Fu. Reprenons depuis le début, d'autant que ses « *fourmis vertes* » nous semblent encore plus obscures que le « *vase sans vert* » de Du Fu ou « *la coupe non peinte* » d'*Ombres de Chine*. Sauf à s'obstiner à penser que les Chinois sont décidément bien différents de nous, jusque dans leur art de la table et leurs libations, et que ce vers conforte les tenants de LA différence. Je n'en suis pas, et je précise que je ne laisse la traduction du vers de Bai Jüyi ci-dessus qu'à titre d'essai. Elle n'est pas définitive. Mais quand le vin est tiré, il faut le boire. Ces fourmis vertes, on les retrouve dans un poème de Xie Tiao (464-499) – Xie Xuanhui de son nom personnel public : « *Alité en ma circonscription, poème en offrande à Monsieur le Ministre Shen* », un de ses grands amis :

嘉鲂聊可荐

jia fang liao ke jian

绿蚁方独持

lu yi fang du chi

J'ai ici une brème superbe que je vous offrirais bien
Mais c'est seul pourtant que je lève les *fourmis vertes*

Cette traduction n'est bien entendu que provisoire, comme la précédente. Le poème de Xie Tiao se trouve dans un recueil des dynasties du Sud et du Nord, compilé au VI^e siècle, le *Wen Xuan* (*Anthologie d'œuvres littéraires*) et édité sous la direction du prince Xiao Tong. Dans ce recueil, une note renvoie au *Shiming*, 释名, un dictionnaire encyclopédique de la dynastie des Han Orientaux (25-220) qui nous dit que ces *fourmis vertes* sont « écume du vin, à l'aspect de fourmis flottant à sa surface [et qui pétille] » !

Le *Wen Xuan* de Xiao Tong nous dit aussi à quand remonte cette image littéraire : au texte en prose rythmée et rimée de Zhang Heng (dynastie des Han Orientaux, 78-139), « Prose de la Capitale du Sud » (南都賦) :

醪敷径寸，浮蚁如萍

écume et dépôt de surface sont épais, flottent fourmis comme lentilles d'eau

Nous y voilà ! Ces « *fourmis vertes* » sont en fait la mousse, l'écume verdâtre d'un vin qui n'a pas été filtré, qui « *fourmillerait* » et pétillerait. Une image qui remonte au premier siècle de notre ère a fourni très tôt aux Chinois l'adjectif substantivé (une terminologie qui n'a aucun sens pour le chinois classique où ce qui donne sa fonction grammaticale à un mot est sa place dans la phrase) « *vert* » comme synonyme de vin, d'alcool, tout comme nous disons rouge, blanc ou encore bleu pour parler du vin. Et Du Fu dans son poème nous dit qu'il peut bien abandonner sa calebasse, puisque dorénavant le vase à vin est vide.

Ne possédant pas les traductions anglaises ou russes d'André Markowicz, j'ai examiné celle de Florence Hu-Sterk, dans l'*Anthologie de la Pléiade*³, pour me rendre compte que la traductrice avait bien traduit 绿 *lu* (vert) par « vin » : « *le vase à vin se vide* ».

À la lecture d'*Ombres de Chine*, la question que semble poser André Markowicz, au début de son vaste projet, reste à mon sens, sans réponse : qu'est-ce qui fait que la poésie classique chinoise est magnifique et comment peut-on traduire ou exprimer sa splendeur ? Goethe disait qu'on ne pouvait, ou qu'on ne devait, traduire la poésie qu'en prose. Wen Yiduo⁴, historien de l'art chinois, va jusqu'à conseiller de ne pas traduire les quatrains et huitains des Tang ! Il est possible qu'ils aient raison. Mais je ne peux m'empêcher de chercher à *trousser des vers*, comme disait Brassens. C'est ainsi. Et puis je dois revenir au fantastique dernier vers que je mentionnais plus haut. Je reprends donc le poème :

战哭多新鬼

愁吟独老翁

guerre – pleur/plainte – beaucoup – nouveau – spectre
affliction – marmonner/psalmodier/lire à voix haute/déclamer – seul – vieux – vieillard

Le parallélisme, tant des images que de la structure, est très important dans ce poème de Du Fu comme dans tous les huitains penta- ou heptasyllabiques (律诗, *lüshi*) de la poésie *tang*. Dans l'obligation parfois de l'abandonner pour diverses raisons : rythme, structure de la phrase (le vers chinois se passe de tout un tas de mots nécessaires au vers français ...), je me propose de le renforcer à d'autres endroits. Qui a lu Du Fu sait qu'il se surnomme lui-même 老翁 *laoweng*, Vieillard, depuis qu'il est très jeune. Ici, face au Vieillard, je fais des « *nouveaux spectres* », âmes des victimes de la guerre – des combattants et des civils aussi, probablement – de « *jeunes spectres* », puisqu'ils viennent de « naître au Ciel » :

De la guerre monte la plainte des rangs des jeunes spectres,
Un vieillard, seul, brisé par l'affliction, scande des vers.

Pourquoi traduire par « scander des vers » un verbe qui peut vouloir dire tout ceci : marmonner/psalmodier/lire à voix haute/déclamer ? La réponse m'est donnée par le dernier vers du poème. Pourtant, dès à présent, je ne vois pas, je ne m'imagine pas, un vieillard fatigué, affamé, affligé et frigorifié, déclamant à voix haute. (Je trouve que cela va sans dire, que cette phrase est un peu déplacée...)

乱云低薄暮

急雪舞回风

en désordre – nuages – s'abaisser – petit/faible – crépuscule
précipité – neige – danser – tourbillon – vent

Il me semble que les nuages sont l'image céleste des armées de l'empire, et représentent le destin de l'empire lui-même, et que « *en déroute* » peut donc rendre cet effet de miroir. Les nuages s'abaissent dans le crépuscule tandis que la plainte des spectres s'élève. Le ciel est bas, mais il ne fait pas encore nuit. La neige tombe drue, voire « *redouble* », ce qui répond mieux par allitération à « *déroute* ».

Les nuages en déroute s'abaissent dans le crépuscule,
La neige redouble et danse dans les tourbillons du vent.

瓢弃尊无绿

炉存火似红

calebasse / louche / gourde – abandonnée – vase à vin – sans – vert
fourneau – rester/demeurer – feu – comme – rouge

Rien ne dit ici que la calebasse est par terre ou posée sur une table, mais c'est sans importance. Par contre, c'est « *comme s'il y avait un feu* », ou tout au moins « *comme si le feu rougeoyait* ».

La calebasse abandonnée, le vase vide de ce vin vert,
Le fourneau est là, souvenir d'un feu qui fut rouge.

数州消息断

愁坐正书空

shu zhou xiao xi duan

chou zuo zheng shu kong

Nombre (non pas toutes) – préfectures – nouvelles/informations – coupées
affliction – assis – en train de – écrire – vide

Coupé de nombreuses préfectures, sans plus de nouvelles,
Assis, brisé par l'affliction, la main écrit dans le vide.

Ce dernier vers est la clef du poème. Plus précisément, il éclaire le deuxième vers : le Vieillard déclame-t-il, marmonne-t-il, psalmodie-t-il ? Mais il donne également la clef de toute l'esthétique et de toute la pensée chinoise réunies. Ici, au vu de leurs places

dans le vers, 正 *zheng* ne signifie pas « *droit* » comme le dit *Ombres de Chine* (« *Rongé assis tout droit le livre est vide* »), mais « *en train de* », et 书 *shu* est un verbe. Ce ne peut être « *écrire en vain* », ni « *livre vide* », car il aurait fallu pour cela que 空, « *vide* », se trouve devant 书, « *écrire* ». Ce dernier vers est une autre allusion à l'anecdote historique que l'on trouve dans les *Anecdotes contemporaines et nouveaux propos* de Liu Yiqing, V^e siècle : Yin Hao, général de la dynastie des Jin, déchu de ses fonctions, s'assied et écrit et réécrit sans cesse dans le vide la même phrase : « *Dis-donc, comme c'est étrange !*⁵ » Florence Hu-Sterk le note. Sa traduction de 空, *vide*, par « *en l'air* » est juste du point de vue de l'image qu'elle donne à voir, mais rappelle trop, selon moi, « *paroles en l'air* »⁶. Et surtout cela ne rend pas toute la force, poétique, philosophique, esthétique et même psychologique, que lui donne le Vieillard de quarante ans. Seul loin de sa famille, épuisé par l'exil, par la fuite, l'estomac vide, la coupe et laalebasse vide, le fourneau vide, les grandes voies de communication coupées, l'empire exsangue, le regard probablement vide devant un rideau de neige... blanc. Le 空白 (*vide-blanc*) du chinois contemporain, devenu dissyllabique, essence même de toute l'esthétique chinoise : calligraphie, peinture, poétique, opéra...

Le vide est la clef de voûte du taoïsme, le bouddhisme zen pratique la méditation sur le vide. Et Du Fu, que l'on sait être le poète confucéen par excellence, en un mot, réunit, réconcilie toutes les écoles chinoises. Recalé à tous les concours, il ne peut servir l'Empire et son administration, soit, mais il sert l'art, la pensée, l'esprit, et pour tout dire, l'*être* chinois.

对雪

Devant la neige

Pourquoi ne pas traduire le titre par « *Face à la neige* » ? Il y a selon moi dans ce « *face à* » trop de vigueur : faire face, face à l'ennemi, face à la Loi. Or, un vieillard affligé, brisé, vide, est assis sur le sol, incapable de se dresser. « *Devant la neige* » établit un fait, comme « *devant un spectacle* », « *devant un désastre* » contre lequel on ne peut rien, simplement.

Devant la neige

De la guerre monte la plainte d'innombrables jeunes spectres,
 Un vieillard, seul, brisé par l'affliction, scande des vers.
 Les nuages en déroute s'abaissent dans le crépuscule,
 La neige redouble et danse dans les tourbillons du vent.
 Laalebasse délaissée, le vase vide de ce vin vert,
 Et le fourneau là, souvenir d'un feu qui fut rouge.
 Coupé de nombreuses préfectures, sans plus de nouvelles,
 Assis, brisé par l'affliction, la main écrit dans le vide.

Du Fu

- ¹ André Markowicz, *Partages* (Inculte Essai, 2015).
- ² Cité par Simon Leys dans « L'expérience de la traduction littéraire », *L'ange et le cachalot* (Le Seuil, 1998) et Etiemble dans sa préface aux « *Philosophes taoïstes* » (La Pléiade, NRF, 1980).
- ³ *Anthologie de la poésie chinoise*, sous la direction de Rémi Mathieu (Gallimard, 2015).
- ⁴ cf. Wen Yiduo, *Les traductions de Li Bai en anglais*.
- ⁵ On notera que si les Chinois savent écrire dans le vide, ils peuvent aussi, et c'est toujours vrai aujourd'hui, y lire ce que vous y écrivez !
- ⁶ Ce point tient probablement au fait que la traductrice a tenu à respecter le système des rimes, ce dont je m'abstiens.

Yann-Varc'h Thorel est né en 1968. Études de chinois et de breton. A publié une introduction à la poésie des Tang en breton : *An Anv Dinamm, an Divarvel forbannet ha Fur ar Varzhoniezh – Le Nom Immaculé, l'Immortel Banni et le Sage de la Poésie* (éd. Mouladurioù Hor Yezh, Lesneven, 1996). A aussi traduit Gao Xingjian en breton : *Menez an Ene – 灵山* (éd. Apogée, 2010) et traduit actuellement Lu Xun pour la revue littéraire ABER (Landéda).